

BS 513

V5

V.5

1890-91

IMPRIMERIE
CONTANT-LAGUERRE



BAR LE-DUC

Les hiéroglyphes et les caractères cunéiformes ont été prêtés
par l'Imprimerie Nationale.



FONDO EMETERIO
VALVERDE Y TELLEZ

LES LIVRES SAINTS
ET
LA CRITIQUE RATIONALISTE.

SECONDE PARTIE.
RÉFUTATION DES OBJECTIONS CONTRE LA BIBLE.

LIVRE TROISIÈME.
LIVRES DIDACTIQUES ET SAPIENTIAUX.

SECTION PREMIÈRE.

LE LIVRE DE JOB.

CHAPITRE 1^{er}.

CARACTÈRE HISTORIQUE DU LIVRE DE JOB.

Le livre de Job est un des plus beaux monuments de la littérature et comme l'idéal d'un poème sémitique. Mais ce poème magnifique est-il une histoire ou une fiction? L'Église a toujours cru à l'existence réelle du patriarche arabe. Quelques anciens Rabbis ont soutenu, au contraire, que le livre de Job n'était qu'une longue parabole et que le personnage dont il raconte les épreuves n'est pas un homme créé¹. De nos jours, un cer-

¹ *Baba bathra*, f. 15.

1
007749

tain nombre de rationalistes prétendent aussi que le poème de Job est une fiction comme l'Iliade et l'Odyssée. Ils veulent même y reconnaître l'œuvre de plusieurs mains, comme dans les écrits d'Homère. A les en croire, le prologue et la conclusion sont des additions postérieures; les discours mis dans la bouche d'Éliu ne sont pas non plus authentiques et ne font pas partie du poème primitif. Voici d'abord ce qu'ils disent contre le caractère historique du livre de Job :

On nous a représenté [Job] à tous dans notre jeunesse comme une histoire vraie... Aussi bien Job a-t-il toujours passé pour le modèle de la patience... et dans nos vieilles Bibles à gravures on peut le voir assis sur son tas de fumier ayant pour couvre-chef l'aurole de sa sainteté. Cependant Luther déjà entrevoyait la vérité. Il croyait, lui aussi, à la réalité historique du fond, mais il estimait que quelque auteur intelligent et pieux, un poète-théologien, éprouvé lui-même par le malheur, en a fait un livre d'édification, comparable, quant à la forme, à une comédie, à une pièce dramatique à rôles partagés. Cette opinion, formulée un peu plus scientifiquement, est aujourd'hui la plus répandue. On ne marchandait pas la gloire du poète, on ne lui enlève que son héros. Celui-ci doit lui avoir été fourni par la tradition, avec ses amis, sa maladie, et, selon le cas, avec quelques autres éléments encore. — Cette opinion ne nous paraît pas acceptable. Nous estimons que tout est ici dû à la libre création du génie poétique. Pour justifier notre manière de voir, nous ne voulons pas nous prévaloir des scènes qui se passent au ciel, ni de l'intervention personnelle de Jéhova. Ceux qui verraient ici autre chose que de la pure poésie prouveraient seulement qu'ils ne sont pas

poètes eux-mêmes. Nous soutenons que l'histoire entière, dans tous ses détails, porte le cachet d'une production de l'imagination. Tous ces malheurs divers, resserrés dans l'espace d'une seule heure, la perte simultanée de tant de troupeaux, qui pourtant ne pouvaient pas s'être trouvés à une seule et même place, un orage qui tue sept mille moutons d'un seul coup, les sept jours et sept nuits pendant lesquels les trois amis sont assis à terre en face de Job sans dire mot, la restauration subite d'une fortune immense et totalement perdue, la naissance d'une seconde série d'enfants après que les premiers ont péri dans un âge déjà mûr : tous ces détails, disons-nous, n'ont aucune vraisemblance. Le poète s'en préoccupe même si peu que plusieurs fois il semble les oublier ou même les contredire, si bien qu'on a pu avoir quelquefois la singulière idée que le prologue historique serait d'une autre main que le corps de l'ouvrage. Puis on n'arrive pas à bien se rendre compte du théâtre de l'histoire, et à savoir au juste si Job et sa famille habitent une ville et des maisons, ou s'ils vivent sous des tentes à la campagne comme les Arabes au désert : car on rencontre des passages à l'appui de l'une ou l'autre opinion¹. Mais tout cela est peu de chose en comparaison d'un fait capital, qui, à lui seul, prouve que nous n'avons ici devant nous que des personnes fictives. Voilà quatre sheikhs arabes, habitant loin de Canaan, en dehors de tout contact avec l'enseignement révélé, et qui parlent tous les quatre de Dieu, de sa grandeur, de sa sainteté et de son gouvernement du monde, de manière qu'on est autorisé à dire que jamais aucun prophète n'a dit mieux, n'a parlé plus éloquemment. Le poète dispose librement de ses figures, qui ne servent

¹ Job est toujours représenté, en réalité, comme un Arabe sédentaire, habitant une maison et un village. Job, I, 18-19; XXIX, 7.

que de décors à l'exposition de son idée, et cette idée seule a le privilège de la réalité. Oui, l'histoire de Job est une belle et grandiose parabole. La vérité ne réside pas dans les formes pittoresques qui tiennent l'imagination en éveil, mais dans les principes religieux et moraux qui y sont mis en relief¹.

La thèse de M. Reuss et de ses émules est si outrée, si évidemment arbitraire et fautive que beaucoup de rationalistes n'osent pas aller aussi loin et reconnaissent que l'auteur de Job n'a pas créé son personnage. Écoutez M. Nöldeke :

On peut se demander si l'auteur lui-même a conçu son sujet. Ewald remarque avec raison qu'une telle invention n'est pas dans l'esprit de l'ancienne littérature. Ajoutons que les noms des principaux personnages, celui de Job lui-même, n'ont aucune signification frappante, comme cela aurait eu lieu certainement si le poète les avait forgés. Qu'on compare seulement les noms des filles de Job librement forgés par le poète². Le nom d'Éliphas nous est aussi connu par Genèse, xxxvi, 11, et là comme ici il se trouve rapproché de celui de Théman. On est naturellement amené à penser que la tradition connaissait aussi et rattachait au pays d'Ouz (Hus) les deux autres amis de Job et lui-même. Que nous apprenait encore sur lui la tradition? Jusqu'à quel point le poète a-t-il été créateur? Voilà ce que nous ne pouvons dire aujourd'hui, et nous savons encore moins si la légende avait quelque fondement historique³.

¹ Ed. Reuss, *Philosophie religieuse et morale des Hébreux, Job*, 1878, p. 15-16.

² Job, xlii, 14.

³ Th. Nöldeke, *Histoire littéraire de l'Ancien Testament*, p. 277-278.

M. Renan, par des considérations d'un autre genre, est amené aussi à des conclusions en partie contraires à celles de M. Reuss :

Bien qu'écrît par un Hébreu, ce livre (de Job) nous représente un mode de spéculation qui n'était pas propre à la Palestine. Un grand nombre de légendes mythologiques ou astronomiques auxquelles il est fait allusion ne se retrouvent pas chez les Hébreux, du moins sous la même forme. On y sent de bien plus près que dans les écrits des Juifs le voisinage du polythéisme syrien et babylonien, en particulier de ce qu'on a appelé le sabéisme. Une foule de traits dénotent une connaissance parfaite de l'Égypte, où l'auteur semble avoir voyagé, et du mont Sinaï, où sans doute il avait vu les travaux des mines, qu'il décrit avec tant de détails¹. Le fait que tous les personnages du poème appartiennent aux Beni-Kédem, célèbres par leur sagesse, ne saurait être une fiction arbitraire... Tout porte à croire que la légende de Job est plus ancienne que le livre de Job².

L'auteur sacré n'a donc pas créé son personnage. Les commentateurs catholiques admettent généralement que le livre de Job a été embelli d'ornements poétiques³,

¹ Job, xxviii, 1-11. Voir ce passage avec le commentaire que nous en avons donné dans les *Mélanges bibliques*, 2^e édit., p. 269-272.

² E. Renan, *Le livre de Job*, p. xxvi-xxvii, xxxiii.

³ « Argumentum, etsi vere historicum, poetice esse exornatum et amplificatum, integra libri indoles docet. « Quis, inquit Huetius, putet Jobum in summis corporis et animi doloribus carmina « ad uxorem et amicos fudisse, aut ipsos vicissim virum tot malis « oppressum versibus esse allocutos? » (*Dem. Evang.*, prop. iv, p. 211)... Quicumque igitur poeticum libri characterem agnoscat, neque quisquam, opinor, eum negare ausus fuerit, etiam argumentum poetice exornatum esse fatebitur. » R. Cornely, *Introductio specialis*, t. II, part. II, p. 64-65.

mais tous s'accordent à reconnaître que le fond en est historique. C'est ce que nous enseigne l'Écriture elle-même, qui nous donne Job comme un modèle de patience, dans le prophète Ézéchiël, dans le livre de Tobie et dans l'Épître de l'apôtre saint Jacques¹. Rien dans le récit biblique n'autorise à nier l'existence réelle du saint patriarche de l'Idumée. C'est ce que va nous montrer la discussion des objections.

Tous les détails que nous donne l'histoire de Job n'ont aucune vraisemblance, nous dit-on. — Que les malheurs de Job ne soient pas communs et ordinaires, tout le monde en convient. Mais « si le cas de Job est le plus extraordinaire, en tous sens, qu'on puisse imaginer, c'est que l'enseignement qu'on en veut faire ressortir s'appliquera d'autant plus facilement à tous les autres cas². » C'est M. Reuss qui fait cette remarque et qui se réfute ainsi lui-même. Dieu permet que son serviteur soit soumis coup sur coup aux épreuves les plus accablantes, afin qu'un tel exemple justifie plus pleinement

¹ Ezech., XIV, 14, 20; Tob., II, 12; Jac., V, 11. A ces témoignages, on doit ajouter probablement celui de l'Écclésiastique, XLIX, 11, comme l'a ingénieusement remarqué Geiger, dans la *Zeitschrift der deutschen morgenländischen Gesellschaft*, 1858, p. 542-543. Dans ce chapitre XLIX, primitivement écrit en hébreu, nous avons une énumération et un éloge des principaux personnages bibliques. Au verset 11, il est dit que Dieu « s'est souvenu des ennemis, » en grec τῶν ἐχθρῶν, ce qui n'a guère de sens dans ce passage. Si on lit « Job » à la place, tout s'explique très bien. Parce que Job, en hébreu, signifie « ennemi, » le traducteur grec l'a rendu comme si c'était un substantif commun, sans prendre garde qu'il avait affaire à un nom propre.

² Ed. Reuss, *Job*, p. 17.

sa Providence et que la leçon soit plus significative.

On voudrait voir des contradictions entre le Job du prologue et le Job de la discussion. Autant l'un est résigné, assure-t-on, autant l'autre est impatient, presque blasphémateur¹; preuve évidente que le poète façonne le personnage à son gré et ne se pique même pas de le rendre conséquent avec lui-même. Ces accusations sont très injustes et M. Reuss nous en fournit encore la réfutation :

Job, l'homme pieux et juste, est mis à l'épreuve et l'histoire dit qu'il l'a soutenue. Il est accablé par la douleur; soit, il est homme; mais il reste ferme et fidèle, non seulement en face de ses malheurs personnels, mais encore, ce qui plus est, en face des soupçons de ses anciens amis qui l'accusent d'hypocrisie et qui le traitent bien peu charitablement. D'eux et de leur jugement inique, il en appelle toujours à Dieu; il ne cesse de s'adresser à celui de qui seul pouvait lui venir la justification et la consolation. Quand le doute vient l'assaillir, il le combat et parvient à le vaincre; et si passagèrement il paraît vouloir s'abandonner au désespoir, c'est uniquement parce qu'il croit que le Dieu qu'il cherche et qu'il invoque ne veut pas l'écouter. Il n'y a pas là, à vrai dire, de trace d'incrédulité, d'un reniement impie. Au contraire, au moment même où le sentiment de sa misère le tourmente le plus vivement, où il se plaint le plus amèrement d'être délaissé, oublié, méprisé par ceux qui étaient ses plus proches, sa foi se montre le plus glorieusement inébranlable, et il exprime la conviction que Dieu ré-

¹ « Le blasphème y touche à l'hymne. » E. Renan, *Le livre de Job*, p. LXII.

habilitera son nom, ne serait-ce qu'après sa mort¹. L'homme vraiment pieux sort donc victorieux de l'épreuve, s'il n'a affaire qu'à Dieu seul, et que des discours inspirés par le préjugé ne viennent pas le troubler et l'égarer. Il reconnaît que Dieu ne veut pas son malheur, mais qu'il le permet dans l'intention indiquée... Aussi bien Job, vers la fin, retrouve-t-il l'équilibre moral, la tranquillité de l'esprit, dès que ses adversaires se voient réduits au silence, et tout en se plaignant de son sort et en protestant de son innocence, il s'exprime à l'égard de l'un et de l'autre d'une façon tellement touchante que le lecteur, qui avait pu être choqué de certaines explosions trop véhémentes, revient sans peine à ses premiers sentiments².

Les amis de Job sont aussi des personnages réels, non fictifs. Ils ne jouent pas un rôle. « Ils sont trois, mais ils ne représentent pas trois systèmes ou trois solutions diverses; ils ne se mettent pas même à trois points de vue différents, comme c'est ordinairement le cas dans nos drames, où chaque personnage a son rôle particulier. Tout au plus on peut dire que l'un parle avec plus de modération, l'autre avec plus de passion et de véhémence : au fond, ils disent tous la même chose... Les discours des trois amis sont pleins de redites. C'est

¹ Job, XIX, 23-27. Il y a plus que cela dans ce célèbre passage; il y a un acte de foi à la résurrection future, comme nous l'avons montré dans *La Bible et les découvertes modernes*, 5^e édit., t. III, p. 169-176, où nous avons fait ressortir en même temps la place importante qu'occupe ce passage dans tout le poème, puisque, à partir de ce moment, Job est aussi calme et maître de lui qu'il avait été auparavant véhément et impétueux.

² Ed. Reuss, *Job*, p. 24.

toujours le même refrain : Dieu punit les méchants; le malheur est la peine du péché; les hommes ne sont pas plus sages que Dieu... De son côté, Job en revient sans cesse aussi à ses protestations d'innocence; il affirme toujours qu'il n'a pas mérité son sort... [C'est que] l'auteur n'écrit pas comme ferait un philosophe, produisant des thèses l'une après l'autre et les démontrant par une argumentation logique et serrée, de manière à se rapprocher insensiblement de son but, et à finir par imposer des conclusions à ses lecteurs. Il met en scène des personnages vivants; chacun d'eux y apporte ses convictions à lui et ses préjugés. Ils n'arrivent pas à s'entendre : ce que l'un affirme, l'autre le nie, et la décision n'est amenée ni par des faits ni par des raisons¹. » Ces personnages sont donc vivants, et ils sont vivants parce qu'ils sont réels. C'est encore M. Reuss qui vient de nous le prouver.

On insiste particulièrement sur l'in vraisemblance de l'épilogue, d'après lequel Dieu donna à Job juste le double de ce qu'il possédait avant l'épreuve, deux fois plus de brebis, deux fois plus de chameaux, deux fois plus de bœufs, deux fois plus d'ânesses, et autant de fils et de filles². Mais qu'y a-t-il là d'impossible? A toutes les époques de l'histoire, on rencontre des singularités non moins invraisemblables. La descendance d'Hugues Capet a donné successivement à la France trois branches de rois; chacune s'est éteinte avec trois frères qui ont

¹ Ed. Reuss, *Job*, p. 17-18.

² Nous avons vu, t. II, p. 370, les difficultés que fait Hermann von der Hardt à ce sujet.

régné l'un après l'autre, la première, celle des Capétiens directs, avec les trois fils de Philippe le Bel : Louis X le Hutin, Philippe V le Long et Charles IV le Bel ; la seconde, celle des Valois, avec les trois fils de Henri II : François II, Charles IX et Henri III ; la troisième, celle des Bourbons de France, avec les trois petits-fils de Louis XV : Louis XVI, Louis XVIII et Charles X. Peut-il y avoir rien de plus étrange et en apparence de plus artificiel ? Si l'on rencontrait un pareil fait dans l'histoire sainte, on ne manquerait pas de crier à l'in vraisemblable et à l'impossible, et l'on admirerait la simplicité de ceux qui croient à de pareilles choses, mais la vérité n'en serait pas moins incontestable.

Il en est de même du rétablissement de la fortune de Job. Les rationalistes devraient renoncer à cet argument, tiré de l'in vraisemblance des faits, auquel ils ont trop souvent recours, et qui ne saurait être présenté comme une preuve scientifique. Il faut remarquer, d'ailleurs, que, dans le cas qui nous occupe, Dieu se devait à lui-même et qu'il devait à son serviteur, dès lors qu'il lui faisait seulement subir une épreuve et que l'épreuve avait été subie avec succès, de le récompenser de sa fidélité et de sa constance. Or, comme la scène se passe avant la venue de Jésus-Christ et que la porte du ciel n'a pas été encore ouverte par le sang du Rédempteur ; comme la rémunération dans une autre vie demeure enveloppée d'ombres, la récompense de Job ne pouvait être que temporelle et terrestre. Les rationalistes eux-mêmes l'avouent : « La question philosophique ayant pris corps dans une personne, il faut que les exigences

du sentiment moral soient satisfaites par l'histoire de cette personne... Si Job mourait malheureux, toutes les belles choses qui sont débitées dans ce livre auraient produit l'effet opposé à celui que l'auteur avait en vue. Et comme après tout Dieu peut toujours intervenir dans les destinées des mortels, le miracle même qui s'opère à la fin à l'égard de celle de Job, rend concrète une consolation capable au moins de soutenir le courage de ceux qui souffrent dans les mêmes conditions¹. » La Providence devait intervenir et son intervention directe et visible explique ce qu'il y a d'insolite dans la nature de la récompense.

L'esprit critique est si pointilleux qu'il trouve à redire même aux noms que Job donne à ses filles après le retour de sa fortune. Parce qu'ils sont empruntés à des objets gracieux, M. Nöldeke en conclut qu'ils ont été « librement forgés par le poète². » Qui ne sait pourtant, parmi ceux qui sont un peu familiarisés avec l'Orient, que des noms semblables y sont tout à fait ordinaires et communs ? Job appelle ses trois filles, la première Iemîmah, en arabe, « la colombe, » à cause de ses yeux de colombe ; la seconde Qesî'âh, parce qu'elle paraissait comme enveloppée du parfum de la « canelle, » et la troisième Qéren-happouk, du nom du principal cosmétique de la beauté féminine³, parce que sa beauté devait être

¹ Ed. Reuss, *Job*, p. 23.

² Th. Nöldeke, *Histoire littéraire de l'Ancien Testament*, p. 277.

³ « Le fard noir que les femmes mettaient sur les sourcils se conservait dans des bouts de cornes. Les trois noms sont destinés à relever les grâces de ses filles et pas le moins du monde leur coquetterie. » Ed. Reuss, *Job*, p. 121.

encore relevée par l'art¹. Les Grecs les auraient comparées aux trois Grâces; Job les compare aux objets les plus aimés des Orientaux et il leur en donne les noms. Aujourd'hui encore, en Arabie et en Perse, on donne aux femmes des noms d'animaux gracieux, de fleurs, de parfums et de pierres précieuses², et il n'est point rare d'entendre appeler des jeunes filles, comme dans les *Mille et une Nuits*: Fleur de jardin, Branche de corail, Canne à sucre, Lumière du jour, Étoile du matin, Délices du temps.

Le livre de Job est donc historique, dans son ensemble et dans ses principaux détails, malgré le cadre poétique dans lequel il est placé et les ornements littéraires dont il est embelli. Quant à sa date, elle est abandonnée à la libre discussion dans une large mesure et nous n'avons pas, par conséquent, à nous en occuper ici, si ce n'est pour relever une erreur, soutenue du reste seulement par un petit nombre de critiques. On sait que le sujet du livre est le problème du bien et du mal dans le monde et que Satan apparaît dans le prologue du poème comme esprit malin et démon tentateur. Quelques rationalistes en ont pris prétexte pour soutenir que l'ouvrage tout entier avait été inspiré par le mazdéisme ou doctrine des deux principes, et datait par conséquent de l'époque de la prééminence des Perses dans l'Asie occidentale, c'est-à-dire d'une époque postérieure à la captivité de Babylone.

¹ Job, XLII, 14; Fr. Delitzsch, *Das Buch Job*, 1864, p. 505.

² Rosenmüller, *Das alte und neue Morgenland*, t. III, n° 779, p. 375-376.

A première vue, dit M^{sr} de Harlez, l'analogie semble frappante, mais quand on examine de près le texte hébreu, il devient évident que l'auteur de l'histoire de Job ne connaissait point le mazdéisme, ou du moins, ce qui est la même chose pour nous, a écrit comme s'il n'en avait aucune connaissance ni subi aucune influence; car tout dans son livre y est opposé, comme les caractères de Satan et d'Ahriman... Dans [Job], Satan n'est qu'un agent subalterne, entièrement dépendant des volontés de Dieu, n'agissant que dans les limites tracées par Dieu, impuissant à contrarier ses désirs ou à empêcher la réparation des maux que Dieu lui a permis de susciter... Voyons [au contraire] Anromainyus (Ahriman) en face du Créateur. Voici ce que nous trouvons au Vendidad xxii: « Ahura-Mazda dit au saint Zarathrusta: Moi qui suis Ahura-Mazda..., lorsque je créai cette demeure d'une beauté, d'une splendeur éclatantes, le Déva criminel me regarda. Anromainyus le meurtrier créa contre moi 99,999 maux. Guéris-moi donc, ô Manthra-Çpenta à l'éclat pur. Je te donnerai en retour mille chevaux, mille bœufs, mille chameaux, etc. Manthra-Çpenta (la loi sainte ou les formules de conjuration) lui répondit: Comment te guérirai-je de ces maux? Alors Ahura-Mazda dit à Nairyoganha: Sage Nairyoganha, va appeler Aryaman et dis-lui qu'Anromainyus m'accable de 99,999 maux... — Aryaman accourut aussitôt; il amena une nouvelle race de chevaux mâles, de jeunes chameaux, une nouvelle espèce de fourrage, et traça neuf sillons pour combattre les maux suscités par le chef des Dévas. » — Il n'est pas besoin de faire remarquer que la scène est entièrement métamorphosée. Dieu n'est plus ce maître tout-puissant qui fixe à l'action du démon des limites que celui-ci n'ose franchir; c'est un roi presque découronné, tremblant devant un rival qui lui a ravi la moitié de son empire et qui frappe à son gré les créa-

tures. Anromainyus, égal à Dieu par son origine éternelle, ne reconnaît pas ses lois et détruit ses œuvres quand il lui plaît. Partout où Ahura-Mazda crée un bien, Anromainyus le suit pour y produire un mal capable d'anéantir l'œuvre divine... Tout donc concourt à faire rejeter la supposition d'un emprunt de la Judée à l'Éran en ce qui concerne la croyance aux démons¹.

Nous avons, d'un côté, chez les Perses, le dualisme et la croyance à deux principes égaux et ennemis, et de l'autre, chez les Hébreux le monothéisme et la croyance à un seul principe, Dieu, maître du ciel et de la terre.

¹ C. de Harlez, *Les origines de zoroastrisme*, dans le *Journal asiatique*, août-septembre 1880, p. 155-162.

CHAPITRE II.

DE L'AUTHENTICITÉ DES DIVERSES PARTIES DU LIVRE DE JOB.

Établissons maintenant l'authenticité des parties du livre de Job qui sont contestées ou niées par les incrédules, c'est-à-dire le prologue et l'épilogue, les discours d'Éliu et la description de l'hippopotame et du crocodile¹.

En ce qui concerne les parties en prose qui servent d'introduction et de conclusion à l'ouvrage², des incrédules eux-mêmes reconnaissent qu'on ne peut les

¹ On ne saurait en aucune façon prendre au sérieux l'opinion de soi-disant critiques qui, comme le professeur Studer, de Berne, affirment que le livre de Job est l'œuvre d'au moins six rédacteurs et qu'il ne nous est parvenu dans sa forme actuelle qu'après avoir subi cinq refontes indépendantes. *Ueber die Integrität des Buches Hiob*, dans les *Jahrbücher für protestantische Theologie*, 1875, Heft, iv, p. 688-723. Voir la critique de C. Budde, *Beiträge zur Kritik des Buches Hiob*, in-8°, Bonn, 1876, p. 1-62.

² L'authenticité du prologue et de l'épilogue paraît avoir été niée pour la première fois par X. Matthæius, *Giobbe giuriconsulta*, Siene, 1780. Elle l'a été depuis par Hasse, *Vermuthungen über das Buch Hiob*, dans le *Magazin für bibl. und orient. Literatur*, t. 1, p. 162; Stuhlmann, *Hiob*, Hambourg, 1804, p. 25 et suiv.; Bernstein, dans Keil et Tzschirner's *Analecten*, 1, 3, p. 122 et suiv.; Knobel, dans les *Theologische Studien und Kritiken*, 1842, p. 485 et suiv., etc.